

étaient des Algonquins et surtout des Montagnais, la plupart atteints du "mal-de-terre," espèce de scorbut considéré dans le temps comme incurable. Vers la fin de juillet, Champlain visita les travaux du fort ; en ce moment on apportait le cadavre de Capitana, qui venait de mourir en priant qu'on l'inhumât près des Français. Champlain fit mettre une petite clôture autour de son tombeau pour le rendre remarquable.

Dans les premiers jours de septembre, les Pères Paul Le Jeune et Jacques Buteux arrivaient de Québec dans l'intention de passer l'automne et l'hiver à Trois-Rivières.

L'année suivante, le Père Le Jeune écrivait, parlant de la perte de Capitana : " Si nous (les Pères Le Jeune et Buteux) eussions été pour lors aux Trois-Rivières, je ne doute point qu'il ne fût mort chrétien. J'ai un grand regret de la mort de cet homme, car il avait témoigné en plein Conseil que son dessein était d'arrêter ceux de sa nation auprès du fort de la rivière d'Anguilen ; il m'en avait donné parole en particulier."

Ceci révèle un nouveau nom imposé à notre rivière. Lorsque le Père Le Jeune traçait ces lignes destinées à être lues en France, il venait de recevoir une lettre du duc d'Enghien (plus tard le grand Condé) qui promettait de se rendre utile à la colonie dès que son âge le mettrait en état d'agir, car, né en 1621, il ne dépassait pas alors quatorze ans, mais donnait déjà des preuves de haute intelligence. Son père avait été vice-roi de la Nouvelle-France.

Un protecteur de sang royal était bien ce que le zélé missionnaire pouvait rêver de plus favorable au Canada et ce n'était point de sa part une maladresse que de rattacher cette puissante famille à nos intérêts en baptisant d'après elle l'une de nos principales rivières. Un tel projet me paraît manifeste dans les quelques lignes citées plus haut. Le Père Le Jeune, très bien en cour, homme de mérite, actif, dévoué à la colonie, pouvait être pour celle-ci une précieuse ressource au début de ses établissements.

En ce qui regarde le nom d'Enghien le projet de l'appliquer au Saint-Maurice n'eut pas de suite.

Mais si vous doutez de quelle rivière parla le Père Le Jeune il suffit de se rappeler que Capitana était chef des Trois-Rivières et que le texte mentionne " le fort de la rivière d'Anguilen " comme lieu d'habitation de ce Sauvage. Il n'y avait qu'un autre fort dans toute la contrée du Canada : celui de Québec, car on ne saurait tenir compte, en 1635, du poste de Sainte-Croix construit (1633) sur une île des rapides du Richelieu, près Deschambault, et, presque aussitôt abandonné.

L'enthousiasme qui régna dans certaines localités de la France pour les missions du Canada, depuis 1633 à 1640 à peu près, ne produisit qu'un feu de paille. Le prince de Condé fit comme les autres : il oublia ses promesses au Père Le Jeune, se mit dans les affaires de l'Europe, gagna la bataille de Rocroi, se mêla de politique, emporta des villes, devint rebelle et resta avec un nom immense... lequel ne se retrouve plus en Canada.



## LA FEMME PRÉVOYANTE

Une femme prévoyante voit dans l'avenir. Elle calcule et elle combine. Elle sait apprécier ce qu'il faut pour le présent et ce qui est nécessaire à l'avenir. Elle règle ses dépenses d'après ses bonnes prévisions, et elle ne manque jamais de mettre une obole de côté, pour les jours désastreux et malheureux qui peuvent arriver dans la suite. Une femme imprévoyante n'agit pas ainsi ; elle ne sait ni calculer ni combiner avantageusement, et, au jour de malheur ou de revers, elle est prise à l'improviste et au dépourvu. Elle est malheureuse par sa faute, car elle a renversé sa maison.

## DON D'UNE ROSE

La pluie avait cessé. Charlotte blonde et rose, Leste comme un oiseau, descendit au jardin. Sur l'herbe scintillante un rosier du Jourdain Était la splendeur de sa parure éclos.

Près du royal arbuste elle fit une pause, Abandonnant son front au baiser du matin. Elle aspira l'odeur embaumée et soudain Ses doigts légèrement cueillirent une rose

Elle la lui donna. Des gouttes d'eau perlaient Du calice vermeil et sur sa main roulaient. Puis elle dit, ouvrant ses lèvres purpurines :

" Vois, cette rose est belle entre toutes les fleurs ; Accepte-la sans crainte : elle n'a point d'épines, Mais dans sa frêle coupe elle a gardé des pleurs."

RAYMOND FÉVRIER.

## PRENEZ GARDE !

On voit chaque matin, dans les rues de notre bonne ville de Montréal, un grand nombre de jeunes filles qui se rendent à leur besogne journalière.

Parties de chez elles au dernier moment, même un peu trop tard, elles pressent le pas le plus qu'elles peuvent. Cette course forcée, loin d'être pour elles un exercice salubre, devient une véritable corvée. Beaucoup parmi elles portent sur leur figure pâlie les premiers signes de l'anémie ; quelques-unes ont remplacé les fraîches couleurs de la jeunesse et de la santé par un badigeonnage de mauvais goût. On ne songe pas assez qu'une fille qui se crépit vieillit plus vite que les autres et donne d'elle une bien mauvaise opinion.

J'exerce ma profession depuis bientôt quarante ans et j'ai constaté que la plupart des maladies qui affligent l'humanité sont... voulues. Bien souvent, quand une jeune fille meurt d'une maladie de poitrine, on peut dire qu'elle s'est suicidée.

Entre les imprudences qui se commettent chaque jour et un coup de revolver ou une dose de poison, il n'y a que la différence du temps. A mes yeux, celle qui détruit volontairement sa santé est aussi coupable que celle qui en finit brusquement avec l'existence. Elle peut même l'être davantage, car, tout en se faisant tort à elle-même, elle est bien souvent pour d'autres une cause de scandale et de désordres.

Expliquons-nous.

Prenons pour sujet de notre étude une demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans, d'une constitution robuste, née de parents qui ne lui ont légué aucune prédisposition à ces nombreuses maladies qui déciment les populations des grandes villes. Elle travaille dans un atelier où la besogne n'est ni insalubre ni trop fatigante. La place où elle se tient habituellement est vaste, bien aérée, convenablement chauffée en hiver. Ses parents la nourrissent bien et la traitent avec douceur. Elle se trouve donc dans les conditions voulues pour devenir une belle et forte femme et vivre longtemps.

Cependant nous la voyons pâlir ; par moment, elle a une toux sèche ; elle se plaint sans pouvoir dire au juste où se trouve le siège du mal.

Parfois l'appétit lui manque ; elle a des maux de tête et des vertiges. Une autre fois, ce sont des crampes d'estomac ou une grande lassitude dans tous les membres.

Sa bonne mère est inquiète et se demande à quoi elle pourrait bien attribuer ce dépérissement rapide qui menace de lui enlever à bref délai son enfant bien-aimée.

Vous ne le savez pas, pauvre mère ? Je vais vous le dire en peu de mots.

Vous connaissez le vieux proverbe, n'est-ce pas ? " Un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps."

Eh bien, ma bonne maman, votre fille est souffrante, elle marche à grands pas vers l'anémie et la consommation, parce qu'elle ne dort pas lorsque c'est le temps de dormir et qu'elle dort mal.

Le soir, en revenant de son ouvrage, passablement fatiguée, elle se donne à peine le temps de prendre

son repas. Puis, bien vite, elle monte à sa chambre, pour faire sa toilette qui a été négligée le matin.

C'est le monde renversé.

Sa toilette finie, elle reçoit ses visites ou elle va veiller chez une amie... jusqu'à une heure très-avancée. Je ne parlerai pas des dangers moraux d'une telle vie ; c'est votre affaire cela, et vous en rendrez compte à Dieu si, par votre faute, l'enfant que vous prétendez aimer si sincèrement, tourne mal. Mais, comme médecin, je ne vous dirai que ces seuls mots :

Votre fille se tue !

La nuit est faite pour dormir ; l'obscurité elle-même nous invite au sommeil. Et il ne suffit pas de prendre un court repos : on doit dormir au moins pendant sept heures bien comptées, et bien dormir, à poings fermés. De dix heures du soir, au plus tard, à cinq heures du matin.

Mais non ! Mademoiselle fait la moue quand ses bons parents lui disent d'aller se coucher ; elle ira plus tard, elle n'est plus une enfant, elle sait bien ce qu'elle doit faire ! Enfin, lorsque la fatigue la force à céder, elle gagne son lit, souvent avec un peu de fièvre. Son sommeil est agité et elle ne commence à bien se reposer qu'au moment où sa mère l'appelle pour le déjeuner et la besogne quotidienne.

Oh ! qu'elle serait contente si elle pouvait dormir encore quelques minutes. Mais non ! elle doit se lever, et brusquement encore, sans cela elle perdrait sa place et les ressources qu'elle lui procure.

Car, de l'argent qu'elle gagne, elle peut consacrer une grande partie à sa toilette, et ceci est chose sacrée !

Elle se lève donc, frissonnante, mal à l'aise, à moitié éveillée ; elle s'habille à la hâte, mange encore plus vite, se plaque un peu de rouge sur la figure si elle se trouve trop défaite, puis en route !...

Oui, pauvre enfant, en route pour le cimetière, au grand galop.

—Ceci, me dira-t-on, est l'exception.

C'est justement à cette exception que que je m'adresse.

Soyons donc raisonnables ! Au point de vue matériel, il n'y a pas de plus grand trésor que la santé. Ne gaspillons pas ce bien précieux.

Jeunes filles, vous qui avez la santé, la fraîcheur, ces belles couleurs dont vos chers parents sont si fiers, ne vous rendez pas volontairement faibles, laides et malades. Profitez de votre " bon temps ; " riez, chantez, soyez gaies, un peu folles même, sans cependant oublier vos devoirs de chrétiennes. Travaillez, promenez-vous ; dormez quand c'est l'heure de dormir, ménagez vos forces, songez à l'avenir.—DOCTEUR X.

## TOUT MEURT ICI-BAS !!!

Tout passe et meurt, les années succèdent aux années, les semaines et les mois, aux mois et aux semaines, pour se précipiter dans le gouffre, en nous laissant désenchantés et meurtris. Tout passe comme l'ombre et comme le coursier qui s'élançait, tout passe comme l'oiseau qui vole dans les airs, tout fuit comme la flèche lancée vers son but. Qu'est-ce que la beauté sitôt fanée ? la richesse si aisément perdue, les honneurs si vite évaporés, la force si promptement abattue—j'ai vu ce matin la rose sur mon passage, étalant son vert feuillage et sa corolle empourprée, mais à mon retour elle aussi avait perdu tous les charmes, un vent impétueux lui avait ravi cette corolle à peine éclosée. Ainsi nous ne sommes pas plutôt nés que nous avons cessé d'être, nous disputons notre pauvre existence à l'air que nous respirons, aux éléments qui nous furent donnés pour nous servir. Pourquoi donc faire d'un tel état le but suprême de nos pensées et de nos désirs, lorsqu'une vie immortelle nous est promise ailleurs, à la condition de la conquérir par le détachement de celle-ci, c'est bien ce qu'a dit de nos jours un illustre écrivain." La tristesse est au fond des joies de l'homme ; la nature attache une douleur à tous ses plaisirs ; et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre. Hélas ! il faut donc tous subir la mort, cette loi de notre malheureuse condition ici-bas.

VIOLETTE.